

LES RELATIONS RACIALES AU BRÉSIL (*)

La suppression du travail servile au Brésil a posé au pays un problème urgent, celui de l'incorporation des anciens esclaves à la société nationale. Mais, au début, ce problème n'a été abordé, avec Nina Rodrigues et ses continuateurs, que sous son aspect ethnographique – celui de l'incorporation de l'Africain à la civilisation portugaise – et non sous son aspect sociologique – celui de l'incorporation du nègre à une certaine organisation sociale⁽¹⁾. Ou bien encore l'on envisageait qu'un aspect ou un résultat de cette incorporation sociologique : le métissage. Fallait-il ou non lui attribuer le retard du Brésil par rapport à d'autres pays ? Il serait facile de montrer l'action du racisme dans la réponse faite à cette question, soit que l'on condamnât formellement le métissage, soit que l'on acceptât le mélange du Blanc et de l'Indien dans les pays tropicaux, tout en repoussant comme préjudiciable celui du Blanc et du Noir⁽²⁾ ; soit, enfin, lorsque les fondements scientifiques de cette condamnation s'écroulèrent, qu'on vît dans la miscégenation, diluant peu à peu le sang de l'Africain dans les veines des Brésiliens, une "aryanisation" progressive de la population (ce terme d'aryanisation, ou de blanchissement, étant symptomatique de l'ethnocentrisme des Blancs).

C'est Gilberto Freyre qui a eu le mérite de substituer, dans son étude sur la famille patriarcale brésilienne, le point de vue sociologique aux points de vue antérieurs. Le Brésil offre actuellement au monde le modèle d'une démocratie raciale ; mais, pour la comprendre, il faut en chercher les racines dans l'histoire du passé esclavagiste. Les relations affectives qui se sont établies entre les Blancs et les Noirs sont le résultat 1° de l'*ethos* du colonisateur portugais, déjà mêlé avec les Maures dans la métropole, arrivant sans femmes blanches, du moins au début (alors que l'Anglo-Saxon émigrerait avec sa famille), et ne craignant pas d'avoir des rapports sexuels avec les femmes de couleur ; 2° du régime social et économique de la colonie (patriarcalisme rural, latifundia et monoculture), qui, en dispersant les Blancs sur un vaste territoire et en les obligeant à vivre au milieu d'esclaves, tendait à créer une certaine solidarité, au moins entre le maître et sa nourrice noire, ses domestiques de la *casa grande* et ses amantes de couleur. En ajoutant à ces deux facteurs le caractère du catholicisme portugais, plus social que puritain, et l'action de la miscégenation, qui amenait les pères à s'intéresser à l'avenir de leurs enfants mulâtres, nous avons là tous les éléments qui permettent de comprendre la démocratie raciale brésilienne⁽³⁾. Mais cette solidarité, de caractère rural et paternaliste, se modifiera à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, avec l'exode des maîtres vers les villes du littoral. Il va en résulter, plutôt qu'un rapprochement, une séparation des races qui se traduit très nettement, par exemple, par l'organisation des Noirs en "nations" et le changement des confréries de métiers en confréries de couleurs ; cependant, l'action de la miscégenation était déjà trop avancée et l'influence du catholicisme trop forte pour que la mobilité verticale des mulâtres ne continuât pas à jouer ; ainsi s'élabore une nouvelle société, où une classe intermédiaire de métis libres s'interpose entre celle des maîtres et celle des esclaves, pour empêcher – ou tout au moins réduire – les heurts raciaux⁽⁴⁾.

Mais l'abolition, en faisant passer le Noir du statut d'esclave à celui de citoyen, absolument égal au Blanc et doté des mêmes droits que lui, n'allait-elle pas substituer un régime de concurrence raciale à l'ancien régime de paternalisme affectif ? Gilberto Freyre ne nous conduit pas jusqu'à l'époque contemporaine et c'est à Donald Pierson que revient le mérite de nous faire effectuer ce passage⁽⁵⁾.

Alors que la société des États-Unis d'Amérique est une société de castes, celle du Brésil est une société de classes, c'est-à-dire que la mobilité du Noir aux États-Unis n'est possible que dans son propre groupe racial, tandis qu'au Brésil elle s'étend à l'ensemble de la communauté. Aussi n'existe-t-il pas, dans ce pays, de conscience de race ni de volonté des Noirs de progresser collectivement. La mobilité verticale demeure toujours individuelle. Cependant, dans l'ensemble, plus on s'élève dans l'échelle sociale, plus la peau devient claire et la classe supérieure est presque uniquement composée de Blancs. Si bien qu'il est impossible de séparer le préjugé de couleur du préjugé de classe ou, plus exactement, race et classe tendant à s'identifier, le préjugé envers les Noirs foncés est un préjugé de classe plutôt que de race. La couleur ne joue que comme symbole apparent d'un statut inférieur. D'ailleurs elle ne suffit jamais à définir la classe, car le Noir peut contrebalancer cet élément en s'élevant par l'éducation ou la fortune ; un proverbe brésilien dit : « Le nègre riche est un homme blanc, et le Blanc pauvre est un nègre ».

(*) Paru in *Bulletin International des Sciences Sociales*, UNESCO, vol. 9, n° 4, 1957, pp. 525-543.

(1) Nina Rodrigues, *Les races humaines et la responsabilité pénale au Brésil* (en portugais, 1894) ; *L'animisme fétichiste des nègres de Bahia* (1900).

(2) A. Ramos a consacré les chapitres XVI, XVII et XVIII de son livre *Introduction à l'anthropologie brésilienne*, t. II (en portugais), à l'étude des stéréotypes des savants à propos de cette question (1947).

(3) *Casa Grande e Sezala* (1934).

(4) *Sobrados e Mucambos* (1936).

(5) *Negro in Brazil*, Chicago (1942).

Les mélanges raciaux continuent à s'effectuer en grand et rendent impossible l'établissement d'une ligne de partage entre les couleurs, car, dans bien des cas, elle séparerait les membres d'une même famille. Et, même s'il subsiste des préjugés hérités du temps de l'esclavage, les liens affectifs qui se développent entre parents et descendants, entre frères ou entre cousins, à l'intérieur de ces familles mélangées, s'y opposent et font régner dans le domaine des relations raciales un esprit de tolérance⁽⁶⁾.

Le livre de D. Pierson posait un certain nombre de problèmes. Ne parlons pas de celui de savoir si la comparaison de la situation brésilienne avec la situation nord-américaine ne risque pas de masquer les aspects spécifiques des *patterns* brésiliens ; nous y reviendrons. Pierson a étudié les relations raciales à Bahia, c'est-à-dire dans une ville où la population blanche, ou soi-disant blanche, est en minorité (environ le quart) ; mais ce qui est valable dans une pareille situation démographique le reste-t-il dans le cas de minorités de couleur ? En second lieu, Pierson, rappelant la théorie de Park qui fait du préjugé une réponse à la menace ressentie par le groupe dominant de se voir chasser de sa position dans la société, se demandait si l'absence de préjugés au Brésil ne tenait pas à ce que les hommes de couleur n'avaient jamais constitué une menace pour les Blancs. On peut se demander à son tour si l'industrialisation, en permettant la montée des Noirs, non plus individuellement, mais en tant que groupe, ne risque pas de modifier la situation raciale antérieure. L'existence à São Paulo d'un Front noir dirigé contre les Blancs n'est-il pas le signe d'une tension ethnique, qui fait contraste, dans le sud du Brésil, avec la situation d'équilibre du nord-est ? On comprend, dans ces conditions, qu'à la demande d'Arthur Ramos l'UNESCO ait décidé de procéder à une vaste enquête sur la situation raciale brésilienne et que M. Alfred Métraux, responsable, à l'UNESCO, d'études sur les relations raciales, ait choisi, après un voyage au Brésil, de faire porter cette enquête à la fois sur les zones du pays où les valeurs traditionnelles se sont maintenues et sur les zones urbanisées et industrialisées – en un mot, pour reprendre des expressions devenues maintenant classiques – sur le "Brésil archaïque" et sur le "Brésil moderne".

Le programme établi comportait : 1° une enquête sur le Brésil rural du Nord et du Nord-Est, sous la direction de Charles Wagley (Université Columbia) ; 2° une enquête sur les mécanismes de l'ascension sociale dans la ville de Bahia (Thales de Azevedo, Université de Bahia) ; 3° une enquête sur l'action du facteur religieux sur le comportement ethnique dans la cité de Recife (Dr René Ribeiro, Institut Joaquim Nabuco) ; 4° une enquête sur la situation raciale dans la capitale du Brésil (Costa Pinto, Université fédérale) ; 5° une enquête effectuée à São Paulo par des sociologues (Roger Bastide et Florestan Fernandes, Université de São Paulo ; Oracy Nogueira, Ecole libre de sociologie) et par des psychologues (Aniela Meyer Ginsberg et Virginia Bicudo, Université catholique et Ecole libre de sociologie).

Nous rendrons compte de ces diverses recherches, tout en les reliant à d'autres études effectuées à peu près à la même époque, mais en dehors du programme de l'UNESCO.

LES RELATIONS RACIALE DANS LE BRÉSIL RURAL

Si nous voulons comprendre la situation raciale brésilienne, nous devons commencer par là, car le Brésil, malgré sa récente industrialisation, reste un pays essentiellement rural et 70% de sa population habitent soit dans de petites agglomérations de moins de 5.000 habitants, soit à la campagne. Trois communautés comprenant une petite ville de 1.500 habitants environ, avec ses villages satellites et ses paysans isolés, ont été choisies dans l'État de Bahia : Vila Recôncavo, dans la zone de la canne à sucre, étudiée par Harry W. Hutchinson ; Minas Velhas, dans le *Sertão*, étudiée par Ben Zimmerman ; on y a joint une communauté typique de l'Amazonie, Itá, de 600 habitants, dont Charles Wagley s'est réservé l'étude⁽⁷⁾.

Bien qu'une grande liberté ait été laissée à chaque chercheur, les méthodes utilisées ont été, sinon identiques, du moins similaires, ce qui rend les résultats comparables. Ce sont les méthodes caractéristiques de l'étude des communautés, auxquelles on a joint les méthodes plus psychologiques de l'analyse des attitudes : observation-participation, interview, questionnaire, utilisation des documents historiques ou statistiques. Hutchinson a fait remplir par 85 personnes, de couleur et de sexe différents, un questionnaire sur les types raciaux considérés comme les plus beaux, les plus riches, les plus travailleurs, les plus honnêtes et les plus religieux. Harris a montré à 96 personnes de couleur, de classe, de sexe et d'âge différents trois séries de deux photographies, représentant un homme et une femme noirs, mulâtres et blancs, en leur demandant de désigner les sujets qui possédaient au plus haut degré, à un degré moyen, ou à un moindre degré, les qualités de beauté,

(6) Les données de cette analyse sociologique ont été confirmées, quelques années après, par la sociométrie et par le test de Rorschach ; cependant, les enfants tendent, en grandissant, à choisir de préférence leurs camarades dans leurs propres groupes ethniques et les petits Noirs se montrent légèrement plus inhibés que les petits Blancs ou mulâtres, ce qui semble dénoter des états psychologiques de tension latents (Aniela Meyer Ginsberg, "Le choix du compagnon de banc", *Journal de psychiatrie infantile*, 16 avril 1949 ; "Application du test de Rorschach à cent écoliers et écolières de Bahia", *Neurobiologia*, vol XIII, n° I, 1950).

(7) *Races et classes dans le Brésil rural, enquête effectuée sous la direction de Charles Wagley*, Paris, Unesco, 1952, 168 pages (*Race et société*). Voir aussi : Charles Wagley, *Amazon Town : a Study of Man in the Tropics*, New-York, 1953 ; M. Harris, *Town and Country in Brazil*, Columbia University Press, 1956.

de richesse, d'intelligence, de piété, d'honnêteté, d'aptitude au travail. Ben Zimmerman a présenté une série de huit photographies (hommes et femmes noirs, *caboclos*, mulâtres et blancs) à un groupe de 100 personnes, en les priant de classer les individus représentés du point de vue de la beauté physique, de la richesse, du travail, de l'honnêteté et de la ferveur religieuse, et également d'indiquer s'ils accepteraient ces hommes ou ces femmes comme voisins, amis, hôtes, partenaires de danse, beaux-frères ou belles-sœurs. Charles Wagley a demandé aux habitants les plus représentatifs du village d'Itá de répartir 202 adultes de la communauté, dont il donnait les noms, dans quelle mesure l'apparence physique constituait un des facteurs qui faisaient ranger tel individu dans l'une ou l'autre strate de la hiérarchie sociale.

Un certain nombre de conclusions générales se dégagent de ces études. La société rurale brésilienne a bien été autrefois composée de castes, mais, par suite de la miscégenation, elle est aujourd'hui formée de classes, d'ailleurs en perpétuelle transformation. En règle générale, les membres de la classe supérieure présentent toutes les caractéristiques du type blanc, tandis que la majorité des gens de couleur se situent dans les couches inférieures. Cependant, si la race est un des éléments de la classification sociale, il n'est pas le seul ; d'autres facteurs interviennent, comme la richesse, la profession, l'instruction. Les Noirs n'essaient pas d'améliorer leur situation économique en tant que groupe, mais individuellement, et c'est dans la compétition pour accéder à la classe supérieure locale que le critère de race fait irruption, c'est à ce niveau que préjugés ou tensions se manifestent. Ainsi l'enquête effectuée dans le Brésil rural du Nord et du Nord-Est confirmait les résultats de l'analyse sociologique menée à Bahia par D. Pierson. Elle les complétait aussi sur certains points.

D'abord elle mettait en lumière la politique démographique brésilienne du blanchissement progressif de la population - politique qui est acceptée par l'homme de couleur, avide de "se purifier le sang", et qui suppose un préjugé esthétique. En second lieu, elle faisait ressortir que le sentiment des différences raciales était très vif dans les campagnes, se marquant par la multiplicité des catégories reconnues (*preto, cabra, cabo verde, escuro, mulato, pardo, sarara*, etc.) et les folklores locaux révélaient l'existence de stéréotypes défavorables envers les nègres ; mais ni ce sentiment des différences raciales, ni ces stéréotypes ne se manifestaient dans le comportement ou ne s'accompagnaient de mesures discriminatoires, du moins apparentes. Enfin il apparaissait que, si la structure de la société était rigide, les conflits de classes qui auraient pu s'achever en conflit de races, dans la mesure où classe et race tendaient à coïncider, n'étaient jamais violents. Il fallait faire une exception pour Minas Velhas, où l'on décelait des germes de tensions, les Noirs ou les Mulâtres y ayant amélioré leur position par l'instruction et menaçant le statut social de la classe supérieure blanche ; mais ces tensions n'existaient que chez les Noirs "aisés", en révolte contre les obstacles que mettaient les Blancs à leur entrée dans les clubs ou dans les fêtes ; elles ne pouvaient exister entre les groupes trop séparés économiquement.

Ces résultats sont-ils valables lorsqu'on passe des zones rurales du Nord à celles du Sud ? Nous trouvons les éléments d'une réponse dans le livre de D. Pierson⁽⁸⁾, rédigé à d'autres fins, mais qui consacre un chapitre aux relations raciales, et dans la recherche sur Itapetininga, menée par Oracy Nogueira⁽⁹⁾ dans le cadre du programme de l'UNESCO. Seulement, il faut remarquer, pour bien apprécier la portée des conclusions, que Cruz das Almas a été choisi, en raison de son isolement culturel, comme caractéristique de "la civilisation de folk", et qu'Itapetininga a été choisi comme exemple d'une petite ville "en transition", encore peu ou mal touchée par le bouleversement que l'industrialisation ou l'agriculture scientifique ont apporté dans la structure sociale d'autres régions du pays.

Cruz das Almas est un petit village de l'État de São Paulo entouré de fermes isolées ; son district ne compte que de Noirs. Les relations raciales n'y apparaissent pas différentes de celle du Nord : la couleur blanche y est toujours un signe de prestige, mais il n'existe pas de discrimination, les gens de couleur étant invités comme les autres et pouvant même devenir leaders des associations locales ; la seule opposition qu'on rencontre concerne le mariage entre des personnes de couleurs trop tranchées. Malheureusement, cette étude ne présente pas un très grand intérêt pour le problème que le Nord nous a posé, pas de classes dans ce village, la vieille aristocratie locale blanche étant décadente et ramenée au niveau du reste de la population ; or, s'il est vrai que les barrières raciales n'apparaissent qu'avec la compétition des classes, par définition Cruz das Almas ne peut nous fournir le terme de comparaison que nous cherchons.

Oracy Nogueira a fait porter son analyse sur un municipe de l'État de São Paulo, Itapetininga, qui compte 34.437 habitants, mais où l'élément rural l'emporte sur l'élément urbain. Les Blancs y sont les plus nombreux, avec un fort pourcentage de descendants d'Italiens assimilés ; les Noirs représentent 5,2% de la population et les mulâtres 4%. Le rapport d'Oracy Nogueira comprend trois parties : une partie historique sur l'esclavage dans le municipe, une partie démographique sur la composition de la population et une étude des relations raciales. Les méthodes de travail ne sont pas indiquées, mais il est aisé de voir qu'elles ont consisté surtout dans

(8) D. Pierson, *Cruz das Almas, a Brazilian Village*, Washington, 1951 (en portugais).

(9) UNESCO-ANHEMIBI, "Relações Raciais entre Negros e Brancos em São Paulo (Relations raciales entre Nègres et Blancs à São Paulo)", p. 362-364.

l'utilisation de l'observation-participation et des interviews. Nous trouvons à Itapetininga la même situation que dans le reste du Brésil rural : les Noirs relégués dans la classe inférieure, l'idéologie dominante de la supériorité de la couleur blanche, le préjugé intervenant en faveur du *statu quo*, et le paternalisme des Blancs qui contribuent financièrement à maintenir les associations de Noirs (Rosaire et club récréatif) et qui assistent à leurs fêtes. Mais on voit aussi le développement urbain briser les anciens liens affectifs en faisant prévaloir les contacts secondaires sur les contacts primaires des communautés plus villageoises, et une rupture apparaît dans les attitudes de la jeune génération de couleur par rapport à l'ancienne, tandis que, de son côté, la miscégenation recule. Les vieux gardent leurs attitudes de timidité et de condescendance devant les Blancs ; les jeunes ont une plus grande conscience de leurs droits, mais ils restent prisonniers des anciens modèles et cherchent à améliorer leurs situations individuelles, non à faire prévaloir leur volonté de substituer une idéologie égalitaire à l'idéologie paternaliste, par la formation d'un groupe formulant des revendications collectives.

Dans l'ensemble, donc, les relations raciales dans le Brésil rural ne changent pas trop de caractère quand on passe du nord au sud du pays. En sera-t-il de même quand on comparera les cités plus traditionnellement brésiliennes et plus homogènes du Nord-Est avec les villes plus cosmopolites et plus industrialisées du Sud ?

LES RELATIONS RACIALES DANS LE NORD-EST

Si, comme nous l'avons dit, c'est au niveau de la compétition pour accéder à la classe supérieure que les préjugés apparaissent dans le Brésil traditionnel, il semble nécessaire d'étudier avec un peu plus de soin le mécanisme de l'ascension sociale des gens de couleur, la réaction des Blancs en face de ce phénomène, et celle des mulâtres ou des Noirs devant les barrières qu'ils peuvent rencontrer. Thales de Azevedo⁽¹⁰⁾ a été chargé de cette triple analyse dans la capitale de l'État de Bahia où, les Blancs étant en minorité, il leur est plus difficile d'occuper tous les postes de la classe supérieure ou moyenne supérieure et où, par conséquent, une "bourgeoisie nègre" a pu plus facilement se constituer.

Les méthodes utilisées ont été diverses : observation de la composition raciale dans les divers groupements de la ville – observation directe (visites) ou indirecte (examen des photographies) – interviews de 56 Noirs ou mulâtres choisis sur une liste de 128 noms (avocats, médecins, professeurs, ingénieurs, etc.), la plus grande liberté d'expression étant laissée à la personne interrogée ; questionnaire présenté à 93 élèves d'école primaire des deux sexes et concernant les carrières qu'ils désiraient embrasser (ce questionnaire a montré l'attrait, sur les enfants des familles modestes de couleur, des carrières de prestige dans lesquelles prédominent les Blancs).

Ces diverses méthodes permettent de constater que, si les gens de couleur occupent, en général, la position la plus basse dans la société, leur ascension sociale est relativement fréquente. Si, dans les confréries religieuses, les professions libérales, les clubs, Thales de Azevedo rencontre de 82% à 67% de Blancs (alors qu'ils représentent seulement 33% de la population de la cité), il y a tout de même de 18% à 33% de mulâtres dans ces divers groupements et 2% de Noirs dans les professions libérales. C'est l'éducation, « dans le double sens de bonnes manières et d'une instruction d'un certain niveau », qui permet cette ascension, mais le mécanisme à travers lequel elle s'effectue reste toujours, comme dans la période coloniale, le "parrainage", c'est-à-dire l'aide fournie par les Blancs à leurs filleuls de couleur, qu'ils envoient à l'école secondaire s'ils se montrent intelligents et auxquels ils procurent des emplois grâce à leurs appuis politiques. Même ainsi Thales de Azevedo a décelé l'existence de préjugés et de discriminations dans certains secteurs de la société, sans qu'on puisse distinguer s'il s'agit là d'un antagonisme de race ou d'une résistance de classe à la mobilité de gens occupant traditionnellement une position d'infériorité. Dans la difficulté que de nombreuses personnes interrogées éprouvent, malgré leur haut niveau intellectuel, à exprimer leur point de vue sur le problème racial, il y a, croyons-nous, une volonté de refoulement de souvenirs désagréables et la manifestation de tensions subjectives chez les Noirs ou mulâtres "arrivés".

Thales de Azevedo étudie, dans son rapport, les divers canaux de cette mobilité verticale : armée, école, arts, etc. L'Église constitue un de ces canaux. Et, dans un pays aussi profondément catholique que le Brésil, son action sur le comportement ethnique a des chances d'être primordiale. Dans le programme élaboré par l'UNESCO, le Dr. René Ribeiro a été chargé d'entreprendre l'étude de ce facteur dans la ville de Recife et l'État de Pernambuco⁽¹¹⁾.

Son rapport se compose de deux parties : une partie historique, dont les méthodes s'inspirent de celles de Gilberto Freyre, et une partie expérimentale, qui consiste dans l'application du test de distance sociale de

(10) Thales de Azevedo, *Les élites de couleur dans une ville brésilienne*, Paris, UNESCO, 1953, 108 pages (*Race et société*). Par la suite, Thales de Azevedo a entrepris une étude sur les stéréotypes, raciaux ou ethniques, dont il a publié les résultats dans diverses revues brésiliennes.

(11) *Religião e Relações Raciais* (Religion et relations raciales), préface de Gilberto Freyre, Rio, Ministerio da Educação e Cultura, 1957, 243 p.

Bogardus (avec les modifications que lui a apportées Carolina Martuscelli)⁽¹²⁾, à 1.093 individus (249 étudiants de faculté, 116 membres du clergé et d'associations catholiques, 150 membres d'Églises protestantes, 132 élèves de collèges laïques, 298 de lycées catholiques et 148 de lycées protestants) appartenant tous, comme on le voit, à la classe moyenne ou supérieure. Dans les deux cas, il s'agit de mesurer ou de juger l'influence de la religion sur les relations raciales. Historiquement, le christianisme a bien exercé une influence sur le comportement des Brésiliens en face du problème racial, mais on ne peut séparer cette action de celle de la "situation" totale à l'intérieure de laquelle la religion a agi. Sans cela, on ne comprendrait pas que, dans les divers pays également catholique de l'Amérique latine, des gens de même formation religieuse aient des attitudes ethniques différentes, ni que les missionnaires protestants venus du sud des États-Unis aient adopté, en arrivant à Pernambouc, les normes traditionnelle brésiliennes des contacts raciaux, quitte à retrouver les normes nord-américaines en reprenant l'avion ou le bateau pour retourner dans leur pays. Cependant, si la religion a été obligée de se mouler dans les cadres de la "situation raciale" telle qu'elle avait été créée par la miscégenation, les interpénétrations de civilisations et le patriarcalisme des seigneurs de moulins, elle intervient aussi pour fortifier ou pour modifier cette "situation" ; pour la fortifier, tant que le clergé se recrute dans le milieu des familles seigneuriales ; pour la modifier, quand, après l'avènement de la république, le recrutement se fait dans les familles des immigrants européens ou à l'étranger – ce qui amène dans le pays un clergé plus "romain" que "brésilien". De toute façon, l'importance du facteur de concurrence économique ou social aux États-Unis a forgé en Amérique du Nord un code des relations raciales destinés à "mettre le Noir à sa place", tandis que l'importance du facteur religieux au Brésil a créé un code dans lequel le principe du respect de la personne humaine a joué un rôle dominant et qui a pour but de ne pas froisser les individus comme d'éviter les incidents raciaux.

Le test de distance sociale de Bogardus modifié montre, à son tour, l'inexistence de la ségrégation et de la discrimination (sauf dans le cas des mariages mixtes), aussi bien dans les groupes laïques que dans les groupes religieux et, dans ces derniers, aussi bien chez les protestants que chez les catholiques. C'est-à-dire qu'ici aussi la religion ne se montre agissante que dans une certaine situation qui lui impose du dehors ses contraintes générales. La seule influence que le test révèle a trait à la position des ethnies à l'intérieur de la classification, à la plus grande acceptation des Anglais ou des Américains du Nord chez les protestants et à la plus grande restriction vis-à-vis des Juifs de la part de certains catholiques⁽¹³⁾. Mais l'auteur ne s'est pas contenté du questionnaire ; il a interrogé, par écrit, sur les raisons de leurs choix, les individus qui avaient répondu, et ces réponses montrent que, si la religion a une importance considérable dans la formation de la personnalité et, par conséquent, dans les formes du comportement racial, elle peut-être dominée par d'autres valeurs émanant de la société globale – ce qui fait que les principes religieux peuvent ne pas influencer sur les attitudes ou la conduite des fidèles, ou bien donner lieu à des conflits intérieurs et à une certaine instabilité personnelle⁽¹⁴⁾.

Les conclusions qui se dégagent de l'enquête menée dans le Brésil rural comme dans le Nord-Est peuvent être étendues à tout le Brésil dit "archaïque" ou "traditionnel". C'est, du moins, ce qu'on peut inférer du tableau donné par Felte Bezerra pour l'État de Sergipe⁽¹⁵⁾ – tableau qui est d'ailleurs plus un ensemble d'impressions d'"homme du dedans" que les résultats d'une enquête systématique. Le régime des castes a bien existé dans le passé, au point que les révolutions nationales s'y sont toujours muées en protestations raciales ; mais, aujourd'hui, il n'existe pratiquement plus de préjugés ; si la couleur compte, certes, dans la classification des individus, une position sociale élevée est capable d'en diminuer les effets ; la discrimination, par contre, existe, mais elle est autant sociale et économique que raciale ; ce qui domine dans l'"ethnos" de la population, c'est la volonté de "se blanchir", soit par la miscégenation, soit en compensant le handicap de la couleur par des avantages économiques, qui favorisent d'ailleurs l'union avec les partenaires sexuels plus clairs.

(12) "Une recherche sur l'acceptation de groupes nationaux, raciaux et régionaux à São Paulo" (en portugais), *Bulletin 119 de la faculté de philosophie*, 1950. L'introduction de groupes nationaux et, plus encore, régionaux permet de "désinhiber" le préjugé racial dans un pays où la règle de conduite, en matière raciale, consiste à ne pas exprimer publiquement les sentiments intimes qu'on peut avoir vis-à-vis des individus appartenant à d'autres races.

(13) En dehors de l'étude de la variable religieuse, ce test a montré : 1° que les mulâtres sont toujours mieux acceptés que les Noirs ; 2° que les femmes, dans tous les groupes, sont plus intolérantes que les hommes ; 3° que les personnes de couleur sont contaminées par les attitudes prévalant dans le secteur blanc de la population.

(14) *Religião e Relações Raciais*, op., cit. pp. 215-216. « Vous savez que, comme intellectuel catholique [...] Mon témoignage ne sera pas pourtant celui de l'intellectuel [...] formé dans la doctrine de l'Église. Ce sera celui de l'homme, petit-fils de seigneur de moulin et plein de préjugés [...] Je n'ai jamais réagi de façon violente quand un homme de couleur s'assied dans le même autobus, à la même table ou dans le même cinéma que moi. Ce qui m'irrite, c'est [...] le mulâtre voulant prendre la place du Blanc, s'habillant comme lui, voulant se marier avec une blanche, propriétaire d'une automobile, [...] Peuple inférieur. Bon pour travailler. Qui a une âme. Il faut les baptiser. Ils doivent se sauver et gagner le ciel. Mais égaliser le Blanc, cela, non [...] Je crois que c'est l'intellectuel catholique qui a raison, mais qui vit et qui sent réellement ? C'est l'homme".

(15) *Ethnies sergipanes* (en portugais), Aracaju, 1950. Voir la critique de ce livre par Oracy Nogueira et la réponse de Bezerra dans la revue *Sociologia*, São Paulo, vol. XII, n° 4, 1950.

LES RELATIONS RACIALES DANS LES GRANDES VILLES DU SUD

Lorsqu'on passe de ce Brésil traditionnel au Brésil moderne, on passe du monde de l'"ajustement" à celui des tensions. La création, en 1936, du Front noir, auquel nous avons fait allusion, et son succès immédiat, l'apparition de nombreuses associations de "Brésiliens de couleur" et de journaux à tendances revendicatrices, la réunion de congrès nègres à Rio et à São Paulo en sont des témoignages, entre bien d'autres. Aussi ne faut-il pas s'étonner que les sociologues et psychologues du Sud, avant même que l'UNESCO ait eu l'idée de son enquête brésilienne, aient consacré tant d'articles aux relations raciales dans l'État de São Paulo ; Ces articles étaient la manifestation d'un malaise profond ressenti par la société du Sud⁽¹⁶⁾. Il a cependant fallu attendre la visite de M. Métraux au Brésil pour que la recherche se systématisait autour de ce thème central : Quels sont les effets de l'industrialisation et de l'urbanisation sur les anciens "modèles" des relations ethniques ? Si Rio et São Paulo ont été choisis comme centres d'études, il faut noter toutefois que Rio était déjà une capitale alors que São Paulo n'était encore qu'un gros bourg rural, que l'industrialisation a été beaucoup plus rapide et plus poussée dans cette seconde ville que dans la première, enfin que le nombre des immigrants ou de leurs descendants est bien plus considérable à São Paulo qu'à Rio.

Costa Pinto, dans son étude sur les relations raciales à Rio⁽¹⁷⁾, a utilisé les méthodes suivantes : une analyse des données statistiques, démographiques, économiques, écologiques ; des interviews libres avec les Noirs sans culture, dirigées au contraire avec les leaders des mouvements nègres ; un test sur les attitudes des Blancs, appliqué à un groupe de 350 élèves d'écoles secondaires – Accepteriez-vous ou non un Chinois, un Noir, un Argentin, un mulâtre, un Américain comme domestique ? Comme voisin ? Comme invité à une fête d'anniversaire ? Comme supérieur (inspecteur ou chargé de la discipline du collège) ? Comme parent, par le mariage d'un frère ou d'une sœur ? Enfin éventuellement comme époux ou épouse ? – un test sur les stéréotypes (beauté, intelligence, etc.) ; le test sociométrique du compagnon de classe ; enfin, l'analyse de discours ou articles de journaux de Noirs.

La conclusion à laquelle il arrive, c'est que l'affirmation "il n'y a pas de préjugés au Brésil" n'est qu'une forme de "crypto-mélanisme", pour employer l'expression de Renzo Sereno, c'est-à-dire une fuite devant le problème racial. Certes, il n'existe dans ce pays rien de comparable à ce qui se passe aux États-Unis, mais les différences ne sont que, de degré, non de nature. Au fond, il faudrait rapprocher la situation du Noir au Brésil de celle du Juif aux États-Unis pour avoir des données comparables. Ce qui caractérise la situation des gens de couleur dans la stratification sociale de Rio, c'est leur "prolétarianisation" ; rien, sans doute, n'empêche théoriquement le Noir ou le mulâtre de monter, mais ils sont l'un et l'autre enfermés dans un cercle infernal, en ce sens qu'occupant les positions les plus basses de la société ils n'ont pas l'occasion de s'instruire et que ce manque d'instruction les rive encore plus inexorablement à leur position d'infériorité. Si les réponses aux questionnaires ne révèlent pas un grand nombre de préjugés, en dehors de ceux qui ont trait à l'inter-mariage, c'est que justement, à cause de cette position d'infériorité, le Blanc ne se sent pas menacé dans ses privilèges et dans son statut. Par contre, l'analyse des stéréotypes dénote la prédominance des sentiments hostiles ou fortement hostiles, envers le mulâtre encore plus qu'envers le Noir (53,37% contre le Noir ; 68,16% contre le mulâtre), sur les sentiments sympathiques ou fortement sympathiques (respectivement 46,61% et 29,90% – ce qui s'explique par la plus grande facilité du mulâtre à entrer en concurrence avec les Blancs.

La prolétarianisation du Noir tend à lui donner une conscience de classe et, à la mobilité des individus, va succéder l'effort de tout un groupe en vue de monter collectivement. D'où la formation de deux idéologies : du côté des Blancs, celle qui oppose le "nouveau Noir", "prétentieux", "insolent", "qui veut être l'égal du Blanc", à l'ancien Noir, "qui savait se tenir à sa place" et "ne confondait pas le salon avec la cuisine" ; du côté de l'élite nègre, celle de la "négritude" et de la super-valorisation de la race, qui aurait pour fonction de mobiliser les sentiments de frustration de la classe ouvrière contre les Blancs, pour appuyer la minorité en ascension contre toutes les barrières gênant sa montée dans l'échelle sociale.

Bien que Costa Pinto ait insisté surtout sur les éléments de changement dans cette ville "en transition", n'oublions pas que les anciens modèles continuent à exister et à interférer avec les nouvelles formes de contacts ethniques. Le chapitre sur les groupements de type traditionnel – *macumba* africaine, confréries catholiques de couleur, écoles de *samba* – pour la rédaction duquel l'auteur a bénéficié de la collaboration de l'ethnologue et folkloriste Edison Carneiro, nous montre parfaitement dans la capitale du Brésil le lieu de rencontre de deux

(16) Ferreira Leite, "Enquête sur la position sociale des nègres dans trois municipales paulistes", *Sociologia*, vol. II, n° 3, 1940 ; Oracy Nogueira, "Attitudes défavorables de certains commerçants de São Paulo à l'égard des employés de couleur", *Sociologia*, vol. IV, n° 4, 1942 ; Virginia Bicudo, "Attitudes raciales de Noirs et de mulâtres", *Sociologia*, vol. IX, n° 3, 1947 (tous en portugais) ; et les études de R. Bastide sur la presse noire dans l'État de São Paulo (1951), sur les stéréotypes raciaux à travers la littérature (1953) (en portugais), dans *les Bulletins 121 et 154 de la faculté de philosophie*, "Introduction à l'étude de quelques complexes afro-brésiliens" (*Bulletin du Bureau d'ethnologie d'Haïti*) ; et "A quoi rêvent les Nègres ?", *Psyché*, n° 49 (1948 et 1950).

(17) "O Negro no Rio de Janeiro, Relações de Raça numa Sociedade em Mudança", *Brasiliiana*, vol. 236, Companhia Editora Nacional, 1953, p. 355, s. d. (En portugais).

structures sociales : celle qui est héritée du passé et celle qui est née de l'industrialisation. À São Paulo, ces groupements sont, pour ainsi dire, inexistantes et même "les bals nègres", qui à Rio sont ouverts aux Blancs, leur sont ici fermés et sont réservés exclusivement à un groupe de couleur ; le "nouveau Brésil" a complètement triomphé de l'ancien.

Les relations raciales à São Paulo ont été étudiées par Roger Bastide et Florestan Fernandes⁽¹⁸⁾, avec une équipe d'étudiants blancs de la faculté de philosophie, qui s'étaient soumis d'abord à une espèce de confession psychanalytique sur le problème racial, et de leaders des associations de Brésiliens de couleur. On a utilisé l'examen des documents historiques, des statistiques démographiques et économiques ou professionnelles, l'interview, les souvenirs vécus, la visite de taudis et d'usines, un questionnaire sur les attitudes des Noirs en face des barrières s'opposant à leur montée sociale (qui a permis de classer ces attitudes selon une échelle allant du conformisme à la révolte), un questionnaire sur les professions "idéales" (qui a permis de définir le "nouveau nègre", essentiellement réaliste, ayant bien pris conscience de tout ce que la société capitaliste peut lui fournir comme possibilités d'améliorer son statut social)⁽¹⁹⁾.

La plus grande originalité de cette enquête par rapport aux autres a été la participation des Noirs à tous les niveaux du travail et la constitution de trois groupes de discussion qui se réunissaient toutes les semaines ou tous les quinze jours : un groupe comprenant des Noirs de toutes les couches sociales, un groupe de leaders composé des délégués des associations de couleur (moins une, qui avait refusé sa participation, tout en acceptant des interviews), et un groupe de femmes de couleur.

La recherche historique avait pour but de résoudre les deux problèmes suivants : l'esclavage a présenté dans l'État de São Paulo des caractéristiques le distinguant de celui du Nord-Est, étudié par G. Freyre (l'agriculture est restée pendant deux siècles une simple agriculture de subsistance ; la grande plantation n'est apparue qu'au XIX^e siècle, alors que les idéaux collectifs étaient déjà différents de ceux des anciens seigneurs de moulins, et s'est développée en pleine période de propagande abolitionniste ; enfin le Noir a été progressivement remplacé par le colon européen) ; ces différences ne suscitaient-elles pas d'autres modèles de relations raciales ? La seconde question à résoudre, d'ailleurs étroitement liée à la première, était la suivante : le préjugé n'existant que dans la mesure où il remplit une fonction, comment a-t-il pu subsister et quelles modifications a-t-il pu subir à chaque changement de la structure sociale pauliste ? Les conclusions les plus importantes qui se dégagent de l'analyse des faits me paraissent être : l'incorporation du nègre "affranchi" à la société seigneuriale comme client, et non à la communauté nationale comme égal au Blanc ; le maintien du préjugé à l'intérieur de la miscégenation ; le maintien de l'identification de la stratification raciale avec la stratification économique après l'abolition ; la concurrence de l'immigrant rejetant le Noir dans un "Lumpenprolétariat" et non dans le prolétariat qui naissait en même temps que l'industrialisation (ce qui allait donner une nouvelle vigueur aux stéréotypes sur l'infériorité congénitale du nègre) ; enfin, à partir surtout de la seconde guerre mondiale qui intensifie cette industrialisation, au moment même où l'immigration étrangère s'arrête, l'entrée du Noir dans le prolétariat.

L'étude des formes contemporaines du préjugé visait à répondre aux deux questions suivantes :

1^o Dans quelle mesure l'affirmation que le préjugé au Brésil est un préjugé de classe et non de race est-elle vraie à São Paulo ? – Les faits montrent qu'il existe dans le prolétariat un préjugé de couleur qui va contre la conscience de classe et qu'il existe réciproquement, parmi les Noirs, un préjugé de classe (la classe moyenne noire, en train de se former, reprenant contre les Noirs de la basse classe les mêmes stéréotypes que les Blancs).
2^o Dans quelle mesure le préjugé est-il plus individuel que collectif ? – Si, en fait, il existe bien à São Paulo une plus grande liberté d'expression qu'aux États-Unis dans les attitudes des Blancs, cette liberté ne joue que dans les cadres collectifs, comme le montre l'étude du groupe des familles traditionnelles, des immigrants syro-libanais, portugais, italiens, ou l'étude des groupes de contrôle de l'ordre social (Église et police) ; enfin le préjugé a toujours pour fonction le maintien du statu quo contre la montée des gens de couleur qui est maintenant devenue, avec leur "prolétarianisation", une ascension de groupe racial et non d'individus isolés.

Cette analyse sociologique a été complétée par trois recherches de psychologie sociale, deux portant sur les attitudes des enfants et l'autre sur celles d'étudiants de la classe moyenne. Aniela Meyer Ginsberg a appliqué à 208 enfants des écoles primaires appartenant aux deux sexes et âgés de sept à quatorze ans et le test des poupées et celui de l'interprétation de dessins représentant des scènes de la vie enfantine : les Blancs manifestent une préférence marquée pour les Blancs ; ils ont une attitude amicale envers les Noirs, mais ne leur donnent jamais qu'une position d'infériorité ; 40% d'entre eux expliquent cette infériorité par des raisons raciales ; les mulâtres répondent comme les Blancs, mais marquent moins de condescendance que ceux-ci

(18) UNESCO-ANHEMBI, *op. cit.*, p. II-226. Florestan Fernandes a rédigé la partie historique et le chapitre sur la lutte contre le préjugé ; R. Bastide, les chapitres sur les manifestations et les effets du préjugé.

(19) Le premier questionnaire a été appliqué à 134 femmes et 318 hommes ; le second à 139 femmes et 183 hommes. Professions les plus choisies par les femmes : couturière et employée de bureau ; par les hommes, conducteur d'automobile et mécanicien. Il est malheureusement difficile de dire dans quelle mesure l'échantillon était représentatif.

envers les Noirs ; les Noirs restent contaminés par le mythe de la supériorité blanche, mais ils ne donnent que rarement aux Noirs un rôle inférieur dans la société⁽²⁰⁾.

Virginia Bicudo a appliqué un test de sociométrie à 4.520 élèves d'écoles primaires publiques, masculines, féminines ou mixtes, dont les âges s'échelonnaient de neuf à quinze ans et qui comprenaient des étrangers comme des nationaux ; cependant, elle n'a trouvé aucune différence entre ces deux groupes en ce qui concerne les choix ou les rejets. Les conclusions qui se dégagent de ce test, c'est que le modèle des attitudes de préférence ou de rejet est donné par le groupe blanc, que les motifs raciaux sont masqués par d'autres motifs (mauvais élève, élève mal éduqué, etc.), qu'il existe une conscience collective chez les Blancs, mais rien chez les enfants de couleur ; les Blancs préfèrent ou rejettent, selon le degré de leur couleur, soit dans le groupe blanc, soit dans le groupe noir ; le Noir se rejette lui-même. Pour mieux discerner l'action de l'appartenance raciale dans ces choix ou ces rejets, l'auteur a étudié minutieusement 29 familles – celles des enfants qui avaient fait l'objet du plus grand nombre de choix ou de rejets ; ces interviews ont montré : 1° que l'écolier était influencé dans ses jugements à la fois par les attitudes de ses parents envers les personnes de couleur et par les sentiments d'affection ou d'hostilité qu'il nourrissait envers ses parents ; 2° que les jugements de l'écolier noir étaient une introjection des attitudes ambivalentes de ses pères, qui allaient jusqu'à se haïr eux-mêmes en tant que colorés⁽²¹⁾.

Lucilia Hermann a soumis 580 élèves de lycée ou d'école normale, âgés de quinze à quarante-quatre ans (moyenne 19,9), appartenant aux deux sexes, nationaux et fils d'étrangers, à un triple questionnaire, sur les stéréotypes, sur les normes de conduite et sur la conduite réelle ; malheureusement, les résultats en sont arrivés trop tard pour être intégrés au rapport. L'analyse des réponses, que j'ai faite avec la collaboration de M. Van den Berghe et qui fera l'objet d'une publication ultérieure, montre que la différence entre les nationaux et les fils d'étrangers en groupes nationaux, des différences importantes apparaissent (par exemple, moins de préjugés chez les Japonais, plus chez les Syro-Libanais) ; elle confirme l'existence d'un préjugé racial distinct du préjugé de classe et même, dans un secteur de l'échantillon, distinct du préjugé de couleur ; elle suggère, enfin, que le rapport entre le préjugé et le statut socio-économique n'est pas direct et simple. La corrélation entre les trois parties du questionnaire est faible, mais positive. Les hommes acceptent plus de stéréotypes que les femmes, mais ils sont plus tolérants dans leurs normes sociales et leur comportement ; les femmes s'associent moins librement que les hommes à des gens de couleur⁽²²⁾.

ÉTUDE COMPARATIVE

La recherche entreprise sous les auspices de l'UNESCO marque un tournant dans le développement des sciences sociales au Brésil. Elle n'a certes pas fait disparaître les études sur les survivances africaines et les interpénétrations de civilisations, mais elle a réussi ce que le livre de Pierson, malgré son légitime succès, n'avait pu réussir : la multiplication des études sur les relations raciales ou ethniques. Nous pensons, d'ailleurs, que cette nouvelle préoccupation ne pourra que favoriser la solution des problèmes posés par le syncrétisme culturel ; en effet, de même qu'on ne peut comprendre la solution donnée au problème racial au Brésil sans tenir compte de celle qui a été apportée au problème des contacts de civilisations (G. Freyre, R. Ribeiro), de même les processus de la résistance des cultures africaines ou de leur combinaison avec la culture portugaise ne peuvent être interprétés qu'à travers les relations entre les races en présence. Si les recherches des ethnographes avaient, en tout cas, dominé jusqu'à présent, c'est que la question raciale était une question "taboue" ; si le code en vigueur dans les rapports entre les diverses ethnies constitutives de la nation brésilienne avait le mérite d'empêcher les manifestations violentes de tensions ou les formes ouvertes de conflits, il avait, d'un autre côté, le désavantage de tracer des limites à l'investigation sociologique ou de la faire dériver vers le seul domaine du pittoresque et de l'exotique. On peut donc dire que la recherche de l'UNESCO a "désinhibé" les sciences sociales brésiennes de ce tabou de la question raciale qui s'exprime si bien dans le proverbe populaire : « On ne parle pas de corde dans la maison d'un pendu » – proverbe qu'on nous a si souvent répété au cours de nos travaux et qui servait de justification à de nombreux Blancs interviewés pour se refuser à une réponse. Le livre de Pierson sur le nègre de Bahia ne provoquait pas de malaise, puisqu'il partait d'une comparaison avec les États-Unis qui ne pouvait être que favorable aux Brésiliens et qu'il tendait à identifier, à la limite, le préjugé de race au Brésil avec le préjugé de classe. On savait, certes, qu'il existait des mouvements de protestation raciale dans le sud du pays ; des journalistes dénonçaient, dans des articles, le "racisme à l'envers" des Noirs, qui

(20) UNESCO-ANHEMBI, *op. cit.*, pp. 311-361. "Attitudes d'un groupe d'écoliers de São Paulo à l'égard des enfants de couleur". Proposition des enfants dans l'échantillon : blancs, 80,3% ; mulâtres, 13,4% ; noirs, 6,3%. Dans le groupe blanc, les différences entre les niveaux sociaux le sont (plus de préjugés dans la classe supérieure).

(21) UNESCO-ANHEMBI, *op. cit.*, pp. 227-310. "Attitudes des élèves des groupes scolaires concernant la couleur de leurs condisciples" (en portugais). Pourcentage : Blancs, 86,32% ; Noirs, 6,86% ; mulâtres, 2,89% ; Japonais, 3,93%.

(22) Une première exploration, d'une partie seulement de l'échantillon, a paru dans *Sociologia*, vol. XVIII, n° 2, 1956 (R. Bastide, "Stéréotypes et préjugé de couleur").

risquait de faire périr la démocratie raciale proclamée dans les lois et dans les articles de la constitution, et l'on y voyait, non pas l'indice de discriminations douloureusement ressenties, mais la rationalisation de l'échec des Noirs à s'élever socialement : ce n'était pas la faute des Blancs, prêts à les aider, c'était la faute de leurs propres défauts ou de leur incapacité congénitale. Nous ne disons pas que le racisme nègre ne soit pas parfois une rationalisation d'échecs personnels, sans rapport aucun avec des discriminations, mais nous disons que c'était là un problème à étudier, non une affirmation à formuler *a priori*. Le Brésil n'a rien à craindre d'analyser ses problèmes, il a au contraire tout à gagner à ne pas laisser pourrir certaines situations ; au moment même où se poursuivait l'enquête de l'UNESCO, le parlement était obligé de voter la loi Affonso Arinos contre les discriminations pour cause de couleur ou de religion dans divers secteurs de la société brésilienne - ce qui montrait, indirectement, le bien-fondé de la recherche et son utilité.

Le tabou du problème racial est définitivement liquidé et les sciences sociales peuvent maintenant explorer un nouveau domaine où elles ne pourront manquer de s'enrichir par la découverte de nouveaux cadres conceptuels, de nouveaux systèmes de référence, comme par la nécessité d'imaginer de nouvelles hypothèses interprétatives et des techniques originales pour les vérifier. Elles pourront éliminer l'obstacle qui s'opposait à une analyse vraiment objective de la structure sociale brésilienne globale, puisque cette structure était celle d'une société multiraciale de classes et qu'on s'y heurtait constamment à la question des rapports inter-raciaux ; de cette façon, elles sortiront de la sociologie d'importation purement doctrinale ou de la recherche morcelée.

Nous pouvons donner deux exemples des progrès accomplis dans cette direction. Le Centre de recherches pédagogiques, dirigé par Anísio Teixeira, a mis au programme de ses activités une enquête sur les relations raciales dans les trois États de l'extrême-sud du pays (Paraná, Santa Catarina et Rio Grande do Sul) qui n'avaient pas été inclus dans les études de l'UNESCO. L'enquête du centre a été confiée à Florestan Fernandes et à ses trois assistants, qui auront pour tâche de déceler l'influence possible des étrangers ou de leurs descendants (Allemands, Slaves ou Latins, souvent enkystés) sur les normes de conduite raciale et de juger l'action de l'école dans la constitution d'une communauté homogène de pensées et de sentiments. L'enquête étant en cours, nous n'en connaissons pas encore les résultats. De son côté, Oracy Nogueira, s'inspirant des divers rapports présentés, que nous avons résumés plus haut, a tenté d'élaborer un cadre de référence permettant d'en synthétiser les résultats⁽²³⁾. Le préjugé racial existe bien au Brésil, contrairement aux affirmations si souvent entendues, mais il se distingue de celui des États-Unis, parce qu'il ne discrimine pas les individus selon leurs origines ethniques, mais selon leurs apparences physiques - ce qui fait que la couleur peut être compensée par d'autres avantages, économiques par exemple ; que la définition du Blanc et du Non-Blanc varie en fonction du degré de métissage, d'individu à individu, de classe à classe ou de région ; que le préjugé est de nature plus esthétique qu'affective et qu'enfin on peut avoir au-dedans de soi des préjugés, tout en étant, en même temps, ami, client ou admirateur de certains mulâtres ou nègres. Cette diversité de nature entraîne toute une série d'effets dans l'idéologie - qui est, au Brésil, celle du blanchissement par la miscégenation, dans le code des rapports interethniques - qui invite à ne pas blesser d'autres personnes en faisant allusion à leur couleur, dans la prise de conscience du groupe "foncé" - qui ne sent la discrimination que d'une façon intermittente, en période de conflits, et qui fait que le Noir cherche à monter dans la société non pas collectivement, mais à titre individuel, par ses propres efforts et à son compte personnel. Ces deux concepts - préjugé d'apparence et préjugé d'origine - que l'auteur présente non comme des concepts empiriques, mais comme des "types idéaux" au sens wébérien du terme, avaient été entrevus par Mario de Andrade, qui distinguait le préjugé brésilien de couleur du préjugé nord-américain de race ; mais ils ont le mérite d'élargir ce dualisme dans un pays où la forme du nez et la texture des cheveux ont presque autant d'importance que la couleur de la peau. Ils peuvent constituer une excellente base pour toute recherche future, à condition, toutefois, qu'on n'oublie pas que le préjugé est toujours collectif et qu'aux États-Unis également l'existence de castes n'empêche pas les variations des attitudes individuelles (comme le montre l'application en Amérique du Nord de divers tests, dans le genre de celui de Bogardus), bien que, naturellement, la liberté d'expression y soit beaucoup plus restreinte et ne puisse jouer que dans des limites plus étroites.

Nous ne tenterons pas de donner, en conclusion, une image synthétique de la situation raciale brésilienne, qui, pour être valable, impliquerait une description de la société globale. Nous nous bornerons à comparer les diverses recherches se présentant comme des rapports descriptifs ou explicatifs et non comme des rapports normatifs. Il faut faire exception pour celui de Costa Pinto (qui, en liant les relations raciales à certaines formes de production, suggère que ces relations ne pourront changer dans un sens égalitaire que par un bouleversement de la structure sociale actuelle) et celui de Virginia Bicudo (qui, en montrant le rôle des complexes parentaux dans les attitudes interethniques, affirme que ces attitudes s'amélioreront dans la mesure où les éducateurs aideront les enfants à développer leur capacité d'aimer et à user de leur agressivité dans un sens constructif).

(23) Oracy Nogueira, "Preconceito racial de marca e preconceito racial de origem. Sugestão de um quadro de referência para a interpretação do material sobre relações raciais no Brasil", *Anais do XXXI Congresso Internacional de Americanistas*, vol. I, São Paulo, 1955, pp. 409-434.

Mais il faut bien remarquer que le diagnostic même d'une situation de tension larvée a une grande valeur pratique ; lorsque Wagley note, par exemple, que le Brésil, en introduisant le progrès industriel, introduit aussi le racisme sur son territoire, mais qu'il n'y a pas de rapport nécessaire entre l'un et l'autre, il lui suffit de mettre en garde contre "les dangers et les pièges que recèle le progrès technique" pour que la connaissance de ces dangers entraîne les hommes de bonne volonté à une réaction féconde.

Il faut noter ici que les remèdes proposés varient selon les perspectives doctrinales, beaucoup plus que selon les faits observés (laissons de côté Virginia Bicudo, qui s'est bornée à conclure dans les limites de sa recherche restreinte) ; Costa Pinto et Wagley partent de la même constatation – à savoir que le préjugé est une arme pour le maintien du *statu quo*, qui infériorise l'élément de couleur, au Brésil comme ailleurs – mais la conception qu'ils se font du déterminisme social les oriente vers des solutions différentes. L'importance de ces présuppositions doctrinales nous apparaîtra encore mieux en examinant la solution préconisée par un sociologue de couleur, Guerreiro Ramos⁽²⁴⁾ ; ce dernier a orienté le théâtre expérimental nègre, créé par Abdias Nascimento, dans le sens de la groupothérapie et l'a encadré de toute une série d'institutions ou de manifestations en vue de "valoriser la couleur noire". Cette attitude repose sur l'idée qu'il y a une contradiction entre le préjugé du Blanc – celui de la supériorité esthétique de sa couleur, qui est un héritage du colonialisme portugais – et le fait que le Brésil est un pays métis, sinon noir, où le Blanc est, en tout cas, en minorité⁽²⁵⁾.

Mais ces différences de doctrines, ou de points de vue, ne risquent-elles pas de porter un préjudice même à la recherche ? Nous avons cru voir, au cours des pages précédentes, une différence de situation entre le Brésil dit traditionnel et le Brésil dit moderne. Cette différence existe-t-elle bien dans les faits ou ne serait-elle pas plutôt la conséquence des perspectives ou des méthodes propres aux divers auteurs ? Il est évident, en effet, que la réponse à une question dépend tout autant de la façon dont on la pose que de l'objet étudié et qu'il est difficile de dégager les faits des instruments conceptuels au moyen desquels on les observe. En gros, ceux qui ont étudié le Brésil traditionnel l'ont fait à l'aide des méthodes de l'anthropologie culturelle et des techniques de l'étude des communautés, tandis que ceux qui ont étudié le Brésil moderne l'ont fait à travers les cadres de la sociologie. Ou bien, encore, certains ont été préoccupés par la situation raciale des États-Unis et ont cherché des différences, les autres par la *Gestalt* de la situation brésilienne, pour voir les formes spéciales que les conflits de race pouvaient prendre au Brésil. Que cette diversité de perspectives soit capitale pour notre problème, nous n'en voulons d'autre preuve que ce fait : ce qui, pour les uns, est un état d'"ajustement" n'est, pour les autres, qu'une cristallisation de conflits mal terminés par une victoire du Blanc et un "désarmement affectif" du ressentiment noir par un code de conduite paternaliste. La comparaison avec l'Amérique du Nord constitue une étape nécessaire de la recherche, mais elle risque de masquer la spécificité du problème racial brésilien.

Nous ne méconnaissons pas la valeur de ces remarques, mais nous pouvons aussi nous demander si ce n'est pas la réciprocité qui a joué ici, et si ce n'est pas la différence de situation entre le Nord et le Sud qui a forcé les chercheurs du Sud, dont certains avaient pourtant manié les méthodes ethnographiques, à examiner le problème en sociologues. Si la méthode s'inscrit dans l'objet, l'objet aussi commande le choix et la spécificité de la méthode. Il fallait bien, dans de petites communautés rurales, par exemple, décrire les relations concrètes telles qu'elles interviennent dans la vie de tous les jours ; mais, quand on passe de là à une grande métropole, les processus et la dynamique des relations raciales ne peuvent être saisis que d'une manière plus abstraite ou collective, bien qu'il soit possible, dans certains quartiers ou certaines rues, de se livrer à une analyse plus intensive des mille rapports possibles. D'un autre côté, l'examen attentif des divers rapports montre que les résultats, même quand ils sont différents, ne sont pas contradictoires, mais cohérents.

Cette cohérence permet de se servir des études faites pour l'analyse de certaines variables : d'abord la population – la situation changeant suivant que les Noirs sont en majorité ou en minorité. Les recensements généraux du Brésil confirment cette observation. Dans les régions à fort pourcentage d'Africains, les Noirs tendent à être classés comme mulâtres par les agents du recensement et les mulâtres clairs parmi les Blancs ; dans les régions à prédominance européenne, les mulâtres tendent à être classés parmi les Noirs. En second lieu, l'urbanisation : déjà Gilberto Freyre notait que la ville séparait les races plus qu'elle ne les unissait, opposant sur ce point le XVIII^e siècle ; les recherches faites à Cruz das Almas, Itapetininga et São Paulo établissent une véritable continuité du groupe inorganique à la métropole, qui permet de suivre l'action du passage des relations affectives de voisinage aux relations non formelles. En troisième lieu, l'industrialisation, qui doit alors être examinée dans ses diverses étapes historiques autant que dans ses différents degrés d'intensité, à Recife, Rio et São Paulo. Enfin, la variable "étrangers". Les tests montrent ici la nécessité de ne pas considérer les étrangers comme formant un groupe unique et homogène, opposé en bloc au groupe national,

(24) Voir la publication collective : *Relations de race au Brésil*, Rio, 1950.

(25) G. Ramos, *Introdução Crítica a Sociologia Brasileira* (Introduction à la sociologie brésilienne), Rio, 1957, Ed. Andes Limitada, 222 pages.

car chaque ethnie ayant ses normes de conduite et ses attitudes raciales spécifiques, les résultats de ces divergences peuvent se neutraliser dans le calcul des moyennes. Il faut tenir compte aussi, pensons-nous, des deux situations différentes dans lesquelles se rencontrent les immigrants ou leurs descendants : colonies "enkystées" et intégration à la société globale ; peut-être, par exemple, l'Allemand ne réagit-il pas de la même façon dans les communautés dites "teuto-brésiliennes" du Rio Grande et dans une cité comme São Paulo ; nous pensons que la recherche patronnée par le Centre de recherches pédagogiques permettra de répondre à cette question.

Bien que les questionnaires sur la distance sociale, les attitudes raciales ou les stéréotypes n'aient pas été normalisés, ce qui les rend difficilement comparables, il n'en reste pas moins qu'ici non plus la divergence des résultats n'empêche pas leur cohérence interne. Il est évident qu'il y a une grande différence, pour me borner à ce seul exemple, entre le questionnaire de Harris, qui ne porte que sur six traits psychologiques ou sociaux, et celui de Lucila Hermann, qui recense 41 stéréotypes. Néanmoins, ces deux questionnaires mettent en relief un certain nombre de traits communs. Mais l'utilisation de méthodes psychologiques doit faire l'objet de deux remarques importantes. La première est qu'il ne faut pas extrapoler les résultats en dehors du groupe où le questionnaire a été appliqué (groupe enfantin, par exemple, pour le questionnaire sociométrique ; groupe de la classe moyenne pour le questionnaire de R. Ribeiro ou L. Hermann) ; il n'est pas sûr qu'on obtiendrait des résultats identiques dans le groupe prolétarien par exemple. La seconde est que ces questionnaires, pour pouvoir avoir une valeur expérimentale, devraient être rédigés de façon à vérifier une hypothèse préalable ; comme s'il s'agissait encore, dans un domaine où, pour ainsi dire, rien n'avait été fait, de découvrir des hypothèses et non de les vérifier – sauf pour le Brésil rural, où les questions ont été rédigées en vue de savoir si la couleur était ou non le symbole d'une situation peu élevée dans l'échelle sociale – cette partie de l'enquête menée par l'UNESCO doit être désormais poursuivie d'une façon intensive et selon une forme plus scientifique. Néanmoins, l'inconvénient que nous venons de signaler a été, en partie, surmonté, par exemple dans le questionnaire de L. Hermann qui portait, pour un même groupe, sur les stéréotypes (41 points), les normes sociales (24 points), la conduite réelle du sujet et de sa famille (17 points) et la conduite conditionnelle du sujet dans certaines situations possibles de relations inter-raciales (16 points) – ce qui permettait de vérifier, à l'aide de certains calculs, les hypothèses suggérées par d'autres parties du questionnaire (par exemple, la corrélation entre l'endogamie ethnique et les stéréotypes sexuels est fortement positive, ce qui confirme l'existence d'un préjugé racial différent du préjugé de classe). Virginia Bicudo, de son côté, a surmonté la difficulté, en complétant le questionnaire par des interviews, conduites selon des méthodes inspirées de la psychanalyse ; elle a pu ainsi déceler, derrière des réponses de classe (enfant malappris), des réponses de race, déguisées. Dans un pays où la règle de conduite en matière de race conduit à cacher les raisons véritables de l'action, un questionnaire qui ne s'accompagnerait pas de cet effort pour aller de l'apparent au réel risquerait de faire tomber le chercheur dans des erreurs d'interprétation regrettables.

Comment expliquer, d'une part, la différence entre les conclusions des chercheurs qui ont travaillé dans le Brésil traditionnel et les conclusions de ceux qui ont travaillé dans le Brésil industrialisé et, de l'autre, la cohérence interne de ces résultats contradictoires ?

D'abord par le fait que la ligne qui sépare ces deux Brésils n'est pas une ligne purement géographique et qu'on trouve du nouveau dans l'ancien comme de l'ancien dans le nouveau. Oracy Nogueira et l'équipe Florestan Fernandes-Roger Bastide ont mis en lumière les différences entre générations dans l'État de São Paulo, Costa Pinto dans la capitale fédérale. La lutte du "nouveau nègre" n'est pas seulement une lutte contre le Blanc ou contre le paternalisme, mais aussi une lutte contre la condescendance des vieux Noirs. L'analyse des rêves, que j'avais faite quelques années auparavant, suggérait le conformisme de la basse classe des domestiques noirs et l'agressivité de la petite bourgeoisie de couleur. Les familles traditionnelles ont pu désertir leurs *fazendas* pour les usines et les banques, elles ont apporté et maintenu dans les grandes métropoles les valeurs du passé. Les recherches faites dans le Sud se sont attachées à déceler les germes du racisme naissant, mais cela ne veut pas dire que ce racisme ne se développe pas dans un climat encore teinté des traditions ancestrales.

En second lieu, si des faits nouveaux apparaissent, ces faits nouveaux s'encadrent dans un schéma identique. Partout, en effet, la stratification ethnique coïncide en gros avec la stratification des classes et, si la prolétarianisation du nègre est pour lui une promotion, elle ne modifie en rien sa situation d'infériorité dans la pyramide des professions. Partout également, le préjugé apparaît lorsque la mobilité peut être verticale du Noir menace le statut social de l'homme blanc ; cette mobilité peut être individuelle dans le Nord-Est, elle peut être collective dans le Sud, l'effet est le même, avec cette seule différence que l'ascension individuelle pouvait rester contrôlée par le Blanc – ce qui diminuait la force du préjugé – tandis qu'une ascension collective échappant à ce contrôle, la virulence du préjugé s'intensifie. Certes, il reste bien, dans les rapports présentés, un certain nombre de contradictions : Pierson affirme que le préjugé de couleur s'identifie avec celui de classe, alors que R. Bastide affirme qu'il y a, à l'intérieur du prolétariat, un préjugé de couleur ; R. Ribeiro et d'autres voient

dans la miscégenation la preuve d'une absence de préjugés, alors que Florestan Fernandes dévoile tout ce qui s'y mêle, au contraire, de préjugés esthétiques, sexuels, raciaux. Pour Felte Bezerra, il y a des discriminations, mais pas de préjugés ; pour d'autres, il y a des préjugés, mais pas de discriminations. G. Freyre identifie le paternalisme à la démocratie raciale, alors que R. Bastide y voit une technique d'assujettissement. Mais ces contradictions tiennent à des degrés divers de l'analyse d'une même réalité sociologique.

Myrdal a parlé du "dilemme américain". Peut être serait-il possible de synthétiser l'ensemble des faits et des interprétations que nous avons présentés en disant qu'il existe aussi "un dilemme brésilien". Les bouleversements de la structure sociale et le développement des idées démocratiques tendent à substituer à l'ancien paternalisme affectif une lutte pour l'égalité – non plus juridique, mais économique – entre les races. Cette lutte suscite à la fois la naissance d'une conscience de race chez les hommes de couleur et des discriminations chez les Blancs. En même temps, le Brésilien est fier des relations affectives qu'il a pu instituer entre les races, il est attaché à son code de conduite, si respectueux de la dignité de la personne humaine, et à l'idéal de fraternité universelle, qui l'a fait appeler "l'homme cordial". Ce dilemme se révèle, par exemple, dans le Brésil industrialisé, par la forme qu'y prend la discrimination : on ne refuse pas à un Noir une place parce qu'il est noir, on lui dit que la place, malheureusement, vient d'être prise ; on ne barre pas à un Noir une promotion de classe, il échoue à son examen médical. Il est évident que cette solution, qui ne trompe personne, n'est pas durable. La grandeur du Brésil consistera à sortir de son dilemme en passant du paternalisme à l'égalitarisme, sans laisser se perdre, dans ce passage, les qualités d'amour, de tolérance, de respect mutuel, qui caractérisent ses fils.